

SÉRMON SUR LA NATIVITÉ DU CHRIST, PRONONCÉ UN DIMANCHE

Le sermon sur la Nativité du Christ, prononcé un dimanche, fut donné par saint Sophrone de Jérusalem à Bethléem en 634.¹

De plus, je vois que ce jour joyeux et lumineux est illuminé, pour ainsi dire, d'une double gloire et d'une double luminosité, et emplit l'humanité d'une double joie et d'une double douceur. Non pas parce qu'Il nous a révélé deux soleils et nous illumine ainsi d'une double grâce, mais parce que l'unique Soleil de Vérité, qu'Il nous offre aujourd'hui, se lève doublement pour nous qui vivons notre temps sur terre, et confère à l'humanité une double gloire et une double gloire, et lui apporte, en même temps, une double joie spirituelle. Il se lève, d'une part, ayant émergé du sein virginal, et, d'autre part, ayant émergé des portes des cachots infernaux. Né du sein de sa Mère toujours vierge, il a comblé de joie les âmes des mortels; ressuscité, il a vaincu la mort et délivré de son emprise tous ceux qui étaient morts; et pour nous qui errons sur cette terre, il a ouvert le chemin de la vie incorruptible et immortelle. Car aujourd'hui, la Nativité et la Résurrection ne font plus qu'une, comme le dit le psaume : «La bonté et la vérité se sont rencontrées, la justice et la paix se sont embrassées; la vérité a germé de la terre, et la justice a contemplé du haut des cieux» (Ps 85,11-12). Car cette année, la Nativité du Christ et la commémoration de sa Résurrection ont été célébrées le même jour. C'est pourquoi il serait juste et mérité d'appeler ce jour radieux «le Seigneur des Jours», car il nous révèle le Seigneur commun de tous, ressuscité des morts, et, en même temps, du fait de sa Nativité de la Vierge, il est rempli et intensifié par les festivités de Noël.

Rien n'est plus éclatant; rien n'est plus doux à contempler pour l'âme. Car quoi de plus lumineux pour l'âme que la divine Nativité du Dieu Très Grand et Très Miséricordieux ? Quoi de plus digne d'être célébré ? Et, encore, quoi de plus festif ? Car cette Lumière véritable, qui procède éternellement et inséparablement de la Lumière Éternelle, se lève pour nous aujourd'hui de manière double, à savoir par sa Nativité et sa Résurrection, et nous illumine de rayons salvateurs : car tous deux sont remplis d'une joie salvatrice. C'est pourquoi ils illuminent cette fête de noms joyeux et festifs et appellent les fidèles, par leur double nom, à une célébration digne de ce jour de fête. Ici, la Vierge qui a porté le Christ au monde reçoit un ange qui, non sans raison, lui adresse ces paroles : «Réjouis-toi, pleine de grâce ! Le Seigneur est avec toi» (Luc 1,28). Par là, il semble dire : la malédiction à laquelle Ève s'est soumise est enfin, grâce à toi, levée. De même, les bergers, vigilants et veillant toute la nuit, entendent l'ange leur proclamer : «Car voici, je vous annonce une bonne nouvelle, une grande joie pour tout le peuple : aujourd'hui, dans la ville de David, il vous est né un Sauveur, qui est le Christ, le Seigneur» (Luc 2,10-11). C'est par lui que nous sommes sauvés et que, libérés du joug de l'esclavage, nous sommes gratuitement (sans aucun mérite de notre part) élevés au rang d'enfants de Dieu. Et là, les femmes renommées, disciples de la rédemption du Christ, entendent le Seigneur lui-même les appeler : «Réjouissez-vous» (Mt 28,9). Car, bien sûr, le Christ est la source d'une telle joie pour tous. Car, grâce à lui, la mort est morte, et cette terrible sentence prononcée contre nous, devenue pour ainsi dire inutile, a été annulée; la malédiction légale a disparu, la douleur d'Ève a cessé, le pouvoir de la mort a été renversé, et la résurrection des morts, ne permettant plus à la mort de faire rage, a véritablement commencé.

Ici, à cause de l'aveu de trahison (par les premiers hommes) au paradis, cette malédiction : «Tu enfanteras dans la douleur» (Gen 3,16), a été complètement annulée : car la Nativité du Christ a eu lieu dans la joie et l'allégresse.

Et là, une autre malédiction : «Tu es poussière, et tu retourneras à la poussière» (Gen 3,19), a été complètement effacée par la Vie manifestant clairement la résurrection des morts. Ainsi, pour Ève, la malédiction et le châtiment consistaient en ceci : «Tu enfanteras dans la

¹ L'éditeur de cette traduction latine rapporte également : «Le codex grec que j'ai utilisé est incomplet : il manque l'épilogue à ce sermon qui, d'après la taille de la feuille manquante, ne devait pas excéder trois ou quatre paragraphes.»

Saint Sophrone, patriarche de Jérusalem

douleur»; et pour Adam, cela s'exprimait sous une forme différente : «Tu es poussière, et tu retourneras à la poussière.»

Je vois que ce jour joyeux et lumineux est illuminé, pour ainsi dire, d'une double gloire et d'une double luminosité, et emplit l'humanité d'une double joie et d'une double douceur. Non pas parce qu'il nous a révélé deux soleils et, pour cette raison, nous illumine d'une double grâce, mais parce que le seul et unique Soleil de Vérité, qu'il nous offre en ce jour, se lève doublement aujourd'hui pour nous qui vivons notre temps sur terre, et apporte une double gloire et une double gloire à l'humanité, et lui apporte, en même temps, une double joie spirituelle. Il se lève, d'une part, ayant émergé du sein virginal, et d'autre part, ayant émergé des portes des cachots infernaux. Ayant émergé (du sein de sa Mère toujours vierge), il a rempli les âmes des mortels de joie; et, comme ressuscité (d'entre les morts), il a détruit la mort et l'a délivrée de tous les morts qu'elle tenait sous son emprise. Et pour nous qui évoluons dans ce monde terrestre, Il a ouvert la voie à la vie incorruptible et immortelle. Car aujourd'hui, les deux ne font plus qu'un, comme le dit le psaume : «La bonté et la vérité se sont rencontrées, la justice et la paix se sont embrassées la vérité a germé de la terre, et la justice a contemplé du haut des cieux» (Psaume 85, 11-12). Car cette année, la Nativité du Christ et le souvenir de sa Résurrection ont coïncidé. Il est donc juste et approprié d'appeler ce jour radieux le «Seigneur des Jours», car il nous révèle le Seigneur commun de tous, ressuscité des morts et, en même temps, grâce à sa Nativité de la Vierge, empli et intensifié par la fête de Noël.

Rien n'est plus éclatant rien n'est plus doux aux yeux de l'âme. Quoi de plus radieux pour l'âme que la divine Nativité du Dieu très grand et très Miséricordieux ? Quoi de plus digne d'être célébré ? Et quoi de plus festif ? Car cette Lumière véritable, qui procède éternellement et inséparablement de la Lumière Éternelle, se lève aujourd'hui pour nous de manière double, à savoir par sa Nativité et sa Résurrection, et nous illumine de rayons salvateurs doubles : car toutes deux sont emplies d'une joie salvatrice. C'est pourquoi elles illuminent cette fête de noms joyeux et festifs et appellent les fidèles, par leur double nom, à une célébration digne de ce jour de fête.

Ici, la Vierge qui Le porta reçut un ange qui, non sans raison, s'adressa à elle en ces termes : «Réjouis-toi, toi qui es comblée de grâce ! Le Seigneur est avec toi» (Luc 1,28); par là, il semble dire : la malédiction à laquelle Ève s'est soumise est enfin, grâce à Toi, levée. À présent, les bergers, vigilants et veillant toute la nuit, entendent l'ange leur proclamer : «Car voici, je vous annonce une bonne nouvelle, une grande joie pour tout le peuple. Car aujourd'hui, dans la ville de David, il vous est né un Sauveur, qui est le Christ, le Seigneur» (Luc 2,10-11), par qui nous sommes sauvés et, libérés du joug de l'esclavage, élevés gratuitement (sans aucun mérite de notre part) au rang d'enfants de Dieu.

Et là, les femmes illustres, disciples de la rédemption du Christ, entendent le Seigneur lui-même les appeler : «Réjouissez-vous !» (Mt 28,9). Car, bien sûr, le Christ est la source d'une telle joie pour tous. Car, grâce à lui, la mort est vaincue, et cette terrible sentence qui pesait sur nous, comme rendue inutile, a été annulée. La malédiction légale a été levée, la douleur d'Ève s'est apaisée, le pouvoir de la mort a été vaincu et la résurrection des morts, ne permettant plus à la mort de faire rage, a véritablement commencé. Ici, grâce à l'aveu de trahison (par les premiers hommes) au paradis, la malédiction : «Tu enfanteras dans la douleur» (Gen 3,16), est complètement annulée : car la Nativité du Christ a eu lieu dans la joie et l'allégresse.

Et là, une autre malédiction : «Tu es poussière, et tu retourneras à la poussière» (Gen 3,19), est complètement effacée par le fait que la Vie a clairement manifesté la résurrection des morts. Ainsi, pour Ève, la malédiction et le châtiment étaient : «Tu enfanteras dans la douleur»; et pour Adam, ils s'exprimaient autrement : «Tu es poussière, et tu retourneras à la poussière». Tous deux étaient destinés à mener une vie misérable et misérable. Mais voici que leur Libérateur et Rédempteur tout-puissant, par sa Nativité et sa Résurrection, est apparu dans le monde et s'est révélé comme le véritable Rédempteur et Libérateur. Car rien ne peut surpasser la toute-puissance de Dieu. Car : «L'Éternel fait mourir et il fait vivre; il fait descendre au séjour des morts et il en fait remonter», comme il est écrit (I Sam 2,6). Pourtant, rien ne peut entraver sa volonté toute-puissante. Sa main châtie l'homme pour son péché, et elle guérit aussi ce qui est brisé, à cause de son grand amour pour l'humanité. Mais qui suis-je pour expliquer ce que nous voyons et entendons ? Car il me manque la parole, la langue et les lèvres pour exprimer dignement les merveilles de ces fêtes divines. C'est pourquoi, dans une grande confusion et une extrême difficulté, j'emprunte un cantique chanté par les anges, et à Dieu – qui a assumé la nature

Saint Sophrone, patriarche de Jérusalem

humaine, et qui est ressuscité aujourd'hui du tombeau et d'entre les morts – je chanterai à haute voix, proclamant clairement et distinctement : «Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre parmi les hommes qu'il agrée» (Luc 2,14). Car pour nous exalter et nous révéler comme célestes plutôt que terrestres, il est descendu d'en haut vers nous, les indignes et les rejetés. Et de nouveau, il nous a accordé, vaincus dans un combat invisible, la sécurité et la paix, et nous a réconciliés avec son Père. Et en lui-même, en opérant notre réconciliation avec Dieu le Père, il a révélé qu'il est notre Paix. Et nous aussi, qui étions loin de Dieu et coupables devant Lui, Il nous a ainsi parés de Ses vertus et restaurés, afin que nous lui devenions agréables et qu'Il pose sur nous un regard miséricordieux. Et surtout, Il nous a accordé que le mur qui nous séparait de Lui soit abattu, afin que nous puissions contempler, «le visage découvert», la gloire de Dieu (Éph 2,14-15). Enfin, nous qui, par transgression (du commandement de Dieu au Paradis), avions été soumis à la mort et l'avions acceptée volontairement, comme si nous avions conclu un pacte avec elle, «car Dieu n'a pas créé la mort et, étant très bon, il ne se réjouit pas de la destruction des vivants» (Sag 1,13), Il nous a de nouveau appelés à la vie et nous a relevés du tombeau et de la corruption, et nous a ordonné de dire : «Où est ta vraie mort ? Où est ton mur, ô séjour des morts ?» (Osée 13,14). Car le Christ, s'abaissant à nous, les humbles, et acceptant volontairement notre condition humaine, et, en véritable homme, s'exposant à la mort, a brisé la mort et le séjour des morts et les a privés de leur force.

«Ô profondeur des richesses, de la sagesse et de la science de Dieu !» (Rom 11,33). Quelle immense bonté ! Car avant nous, il nous a créés à partir de rien. Puis, lorsque nous avons sombré dans la perdition par une folie et une imprudence insensées et avons été précipités dans l'abîme infernal de la mort, il nous a ressuscités. Et, ayant vaincu la mort qui nous tenait captifs, il a rendu la vie à notre nature et, de plus, il n'a jamais cessé de l'imprégnier de force spirituelle, comme auparavant. Puisqu'il est Dieu, il dispense sans cesse des dons et des bénédictions à ceux qui ont besoin de son aide, des dons véritablement divins et grands. C'est pourquoi je crie encore, et je crierai toujours avec les armées célestes : «Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre parmi les hommes qu'il agrée !» Car, en vérité, quoi de plus juste, de plus digne, et de plus glorieux encore, peuvent dire ceux qui veulent louer et exalter le Dieu né, que : «Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre parmi les hommes qu'il agrée !» Dieu habite sur terre, et qui ne désire monter au ciel ? Dieu, né de la Vierge, vient parmi nous, et qui ne désire pas devenir divin aujourd'hui ? Qui, pour se rapprocher de Lui, ne désirerait la virginité et ne se consacrerait pas, avec joie, à l'abstinence ? Dieu se revêt d'humbles et humbles langes, et qui, s'il rencontrait une épreuve pénible et douloureuse dans sa vie, ne l'accueillerait pas à bras ouverts, afin de participer à la Divinité ? C'est uniquement pour nous, par sa grâce, que Dieu s'est revêtu de la pauvreté humaine afin de nous éléver au rang de dieux. Ainsi, le psalmiste David, ancêtre du Christ, éclairé par l'esprit prophétique et informé de la bénédiction que le Christ descendrait de lui (selon la chair), et contemplant clairement ses œuvres divines et rayonnantes, proclama jadis sans ambages : «J'ai dit : Vous êtes tous des dieux, des fils du Très-Haut» (Ps 82,6).

Dieu est parmi nous, et nous, nous dépouillant du vieil homme et nous imitant autant que possible, nous deviendrons divins. Le Très-Haut s'est fait terrestre, et nous aussi, nous élèverons les intentions de notre esprit et les désirs de notre âme, et nous nous efforcerons de nous rendre dignes de recevoir les dons divins.

Dieu repose manifestement dans une crèche, et à nous qui languissons de faim, et qui, tels des bêtes de somme, pourrions-nous dire, dépourvus de toute sagesse, il s'offre lui-même, de son plein gré, comme nourriture. Et lorsque cette nourriture bienfaisante, tel un festin divin, est donnée par amour à ceux qui ne l'ont absolument pas méritée, qui ne goûtera pas à sa divinité ? Je dis : «Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre parmi les hommes qu'il agrée.» Je me réjouis et, comme les bergers, je suis rempli de joie en entendant ces paroles véritablement divines. Je brûle d'envie de courir vers la crèche qui accueillit Dieu, comme je l'ai fait vers cette grotte céleste (où eut lieu la Nativité du Christ), m'efforçant de toute mon âme de la pénétrer. Je désire contempler de mes propres yeux le mystère qui s'y accomplit, et je désire imiter de toute mon âme cet hymne angélique : «Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre parmi les hommes qu'il agrée» – en l'honneur et la gloire du Christ nouveau-né.

Mais j'honore et je glorifie aussi les divins rois mages, et je m'émerveille plus encore de leur voyage, qu'ils accomplirent par la grâce de Dieu et guidés d'en haut, jusqu'à Bethléem céleste. Et ils y parvinrent, sans craindre la fureur d'Hérode ni l'épée du meurtrier des enfants, ayant reçu

Saint Sophrone, patriarche de Jérusalem

pour leur salut une étoile qui, par sa lumière, leur montra le chemin et leur servit de guide, si sublime et, assurément, si céleste, pour ce même chemin sublime et céleste. Oh, je voudrais être leur compagnon et, pour ma part, apporter des offrandes au Dieu né et bien qu'Il n'exige plus d'or, d'encens ni de myrrhe de ceux qui Lui sont dévoués (car, comme pour toutes les choses nécessaires à la vie, Il a Lui-même, en tant que Créateur et Seigneur de tout, plus coutume de donner à ceux qui sont dans le besoin que d'exiger de quiconque),² au lieu d'or, Il exige de nous la sincérité (la pureté) de la foi. Au lieu de myrrhe, Il insiste sur la perfection immaculée de l'âme et du corps : d'une part, la pureté dans la confession des dogmes d'autre part, une compréhension orthodoxe des objets de la foi. Au lieu d'encens, Il exige de nous le parfum des bonnes actions. Non pour qu'Il s'en enrichisse, mais pour qu'Il nous enrichisse. Car existe-t-il quelque chose de si exalté et de si céleste, ou une bénédiction si remarquable, dont le trésor, la source et la profondeur incommensurable ne soient connus que de Dieu ? Et non seulement Il est leur origine et leur cause, mais Il est aussi le magnanime et le généreux – s'il y a des nécessiteux – celui qui leur donne. Que les mages et les bergers divins se rendent à Bethléem, qui a accueilli Dieu, et qu'ils aient l'étoile pour compagne et guide sur leur chemin, et qu'ils voient de leurs propres yeux ce miracle extraordinaire, et, à sa vue, qu'ils soient émerveillés et qu'ils offrent joyeusement des présents dignes des mages, et qu'ils reprennent la doxologie angélique, disant : «Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre parmi les hommes qu'il agrée.» Qu'ils n'aient aucune crainte; qu'ils n'éprouvent aucune appréhension; qu'ils ne soient pas alarmés par la fureur d'Hérode ou par tout autre danger qu'ils pourraient rencontrer en chemin; Mais qu'ils ne s'occupent que de réflexions divines, et qu'ils contemplent, le regard fixé sur l'Enfant, emmailloté et couché dans une crèche divine, l'Enfant qui est le Gardien de tous les enfants, Dieu et Seigneur, véritablement incompréhensible; et pourtant, pour nous qui sommes charnels et totalement incapables de contempler Sa pure et dévoilée Divinité, Il s'est couvert du voile de la chair et du corps humains. Nous, cependant, à cause de nos innombrables péchés et de nos graves erreurs (ou fautes), devenus indignes de contempler ces choses, nous sommes exclus de ce lieu et de cette présence, mais, contraints et inaptes, nous sommes forcés de rester chez nous. Certes, non liés par des liens matériels, mais possédés et enchaînés par la crainte des Sarrasins, et agités par le chagrin, comme par une tempête, un chagrin bien mérité pour notre malheureuse situation, indigne des bénédictions qui nous étaient destinées dans une autre condition. Car si notre situation malheureuse était digne de ces bénédictions, alors, bien sûr, nous aussi, qui sommes près de ces lieux (car nous ne les contemplons pas de loin),³ avec les bergers nous formerions des chœurs, et avec les Rois mages nous apporterions des présents à Dieu, et avec les anges nous chanterions ce chant : «Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre parmi les hommes qu'il agrée.»

Certes, il nous est permis de répéter ces chants et de profiter librement de ce lieu (c'est-à-dire les lieux saints de Jérusalem) mais il nous est formellement interdit de voir la crèche elle-même ou cette grotte céleste et élevée, car nous sommes indignes de les contempler. En effet, nous imitons à présent le chef de l'humanité et notre ancêtre, Adam, qui fut cruellement privé d'une demeure au paradis. Car, à cause des péchés et des chutes que nous commettons sans cesse avec une disposition mauvaise et perverse, nous endurons les mêmes épreuves qu'il a endurées, et l'on pourrait même dire des épreuves plus difficiles encore. Car de même que lui, privé des délices du paradis et devenu exilé, chassé de là par la sentence la plus sévère et irrévocable de Dieu, avait néanmoins le jardin d'Éden devant ses yeux (car il demeurait en face)⁴, bien qu'il ne pût y retourner (car Dieu, de même qu'Il avait établi une épée flamboyante et tournoyante qui interdisait l'entrée de ce lieu, et qu'Il l'avait privé lui-même – à cause du péché de trahison qu'il avait commis – de ce bien si désiré, Il avait aussi décidé qu'il l'aurait devant ses yeux)⁵; de même nous souffrons aujourd'hui de la même chose : car, bien que la ville de Bethléem, qui a accueilli Dieu, soit près de nous, il ne nous est pas permis d'y aller, non pas parce que nous voyons cette épée flamboyante et tournoyante qui interdisait l'entrée du paradis, mais parce que nous craignons l'épée féroce, véritablement barbare et pleine de cruauté des Sarrasins. Car cette épée redoutable, qui lance des éclairs et exhale meurtre et menace, nous rend inaccessible cette vision bénie et nous constraint à demeurer chez nous, sans progrès. Mais que le poignard d'Agarène lance à présent des éclairs, comme l'épée qui gardait jadis les portes du paradis; néanmoins, si nous le désirons – c'est-à-dire si, convertis, nous cherchons, par la diligence dans nos actes et par une bonne disposition spirituelle, comme auparavant, Dieu, né pour nous

Saint Sophrone, patriarche de Jérusalem

(aujourd'hui incarné), alors cette épée elle aussi sera bientôt retirée et ne nous entravera plus. Si, dis-je, nous, par la repentance, éteignons la flamme du péché et révérons Dieu, le très-haut, le très-bon, né pour nous et à notre image, et cessons de faire ce qui lui est odieux, alors il cessera aisément d'être en colère contre nous. Mais comment osons-nous nous présenter devant Dieu, nous qui n'avons rien à lui offrir en dons : ni fécondité d'âme ni chasteté de corps ? Comment se fait-il que nous n'ayons pas peur de nous approcher de Lui, alors que nous sommes totalement dépourvus du parfum des œuvres qui Lui sont agréables et acceptables ? Surtout lorsque nous ignorons combien l'odeur des mauvaises actions Lui est insupportable ? Je crains, et je tremble, que, tout en paraissant posséder la foi orthodoxe, nous ne soyons pas à la hauteur des œuvres qu'elle exige de nous. De sorte que si nous ne possédons que cette foi seule – c'est-à-dire sans œuvres droites et dépourvus des bonnes œuvres qui l'accompagnent — nous soyons conduits à périr. Car si une foi zélée, privée des œuvres qui dégagent une agréable odeur, est morte, comme le dit Jacques, le frère du Seigneur, qui fut jadis le Pasteur de ce troupeau (Jac 2,17), comment pouvons-nous rester sur le droit chemin si nous ne prenons pas la peine d'orner notre foi d'œuvres, comme si elles étaient inutiles ? Et si nous ne revêtions pas nos âmes des ailes puissantes des œuvres de miséricorde ? C'est pourquoi, mes très chers frères, je vous en prie, unissons les bonnes œuvres à la foi, de peur que, par l'absence des œuvres qui doivent y être présentes, nous ne l'affaiblissions (n'en amoindrissons pas la signification). Qu'il en soit ainsi : de même que, grâce à la foi, nous devenons forts et puissants (car, protégés et préservés par la grâce du Christ, nous ne l'avons en aucune façon ébranlée), de même fortifions-la par les bonnes œuvres. Et le Christ lui-même, qui se réjouit grandement de nos bonnes œuvres, trouvera en notre foi unie à nos œuvres un grand réconfort, et nous obtiendrons sa miséricorde infinie envers nous. Car lui-même, en tant que législateur, a clairement proclamé ces commandements : «Ce ne sont pas tous ceux qui me disent : "Seigneur, Seigneur", qui entreront dans le royaume des cieux, mais celui qui fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux» (Mt 7,21). Et encore : «Si vous m'aimez, gardez mes commandements» (Jn 14,15). Et aussi : «Vous êtes mes amis si vous faites ce que je vous commande» (Jn 15,14). Ainsi, si nous suivons sa volonté paternelle et restons fidèles à la vraie foi orthodoxe, nous retirerons sans effort l'épée ismaélite et détournerons le poignard sarrasin; nous briserons le siège des Agaréniens et bientôt nous reverrons Bethléem, contemplerons ses lieux saints et verrons de nos yeux spirituels le Christ, auteur de ces œuvres remarquables; et d'une voix forte, nous chanterons avec les anges cette doxologie : «Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre parmi les hommes qu'il agrée», manifestant ainsi une action particulièrement agréable au Christ. Car il favorise grandement ce qui est destiné à faire progresser et à accomplir l'œuvre de notre salut.

Et Lui, bien qu'Il soit le Verbe de Dieu et né de toute éternité du Père éternel, a-t-Il demeuré pour nous dans le sein immaculé de la Vierge Marie ? Et a-t-Il reçu en Elle et d'Elle la chair véritable ? Oui, Il a reçu d'Elle une chair, non créée et non existante auparavant, à laquelle Il a été uni par des liens indissolubles; mais (Il a reçu une chair) qui a reçu son existence en même temps que Lui et qui était contenue dans le Verbe lui-même. Car son existence et sa formation ont été intimement liées à sa composition et se sont produites simultanément. Le Verbe de Dieu, hypostatiquement, a aussi uni à Lui cette chair, dotée de l'esprit de vie rationnelle, comme l'enseigne cette Lumière lumineuse, Léon, et comme l'affirme avec la plus grande clarté et conformément à la vraie piété et à la vraie foi, le très sage Cyrille, ce grand prédicateur de l'enseignement céleste. Car le Christ, pour notre salut, s'étant fait semblable à nous en toutes choses et devenu semblable à nous, à l'exception de sa conception (car il n'eut besoin d'aucune assistance humaine pour naître),¹¹ reçut et fut embrassé par le sein de la Vierge, et, selon la coutume des hommes, par sa miséricorde, il daigna venir au monde; et par le jugement et le signe les plus manifestes de sa toute-puissante divinité, il préserva la Vierge dont il était né entière et immaculée, et néanmoins se révéla ouvertement comme la Mère de Dieu. Mais la Vierge elle-même, pour sa part, apporta un témoignage clair de son ineffable divinité, à savoir : elle apporta la preuve au monde entier qu'il est vrai Dieu et vrai Fils de Dieu, de même essence et de même nature que le Père, bien que, du point de vue de ceux qu'il croisait, il nous apparaisse comme un homme seulement. Le Fils, il faut le dire ici, resplendit de ses deux natures : l'une divine, l'autre humaine; et pourtant il est indivisible. Car le seul Christ et le seul Fils demeurent, sans changement, sans confusion, sans division, sans séparation. Et étant riche et absolu par son règne, ne s'est-il pas revêtu de notre pauvreté afin de nous revêtir, nous les pauvres, par son aide,

Saint Sophrone, patriarche de Jérusalem

de l'immortalité ? Et étant incrémenté, ou plutôt, Créateur et Faiseur de toute la création, n'a-t-il pas voulu être compté parmi les créatures afin de nous faire participer à sa nature incrémentée ? Et étant totalement exempt de toute matière, de toute corporéité, de toute matérialité, n'a-t-il donc pas voulu devenir chair et corps afin de nous rendre supérieurs à ces corps et à cette chair corruptibles et périssables, de revêtir notre corps d'incorruptibilité et de doter notre chair de l'immortalité ? Et étant au-delà de toute limite dans sa divinité, n'a-t-il pas pris chair, limitée par sa faiblesse, afin de nous ouvrir l'entrée de son royaume infini ? Et étant exempt de tout péché, saint et irréprochable en toutes choses, «car il ne commit point de péché, et il ne se trouva point de fraude dans sa bouche» (Is 53,9), n'est-ce pas pour nous qu'il fut compté parmi les pécheurs, et n'est-ce pas pour nous qu'il naquit dans une chair semblable à celle du péché ? «Car le Père, pour nous, a fait péché celui qui n'a point connu le péché, et en qui le péché ne pouvait subsister» (II Cor 5,21), afin que par sa chair, incapable de tout péché, il puisse effacer la condamnation du péché et nous racheter, nous pécheurs, de la souillure acquise par le péché. Et étant le Fils, le Seigneur libre et véritable, n'a-t-il pas accepté d'être compté parmi les esclaves, afin de nous orner (ou de nous accorder) du don de la liberté et de nous présenter à Dieu le Père comme ses fils ? Car c'est par Lui que nous avons acquis le droit d'être appelés et d'être fils du Très-Haut. Toutefois, nous avons reçu ce don d'adoption non pas en acquérant une nature divine, mais en devenant, par grâce, enfants de Dieu. Et étant éternel, impassible et immortel, ne s'est-Il pas revêtu de notre chair souffrante et mortelle afin de nous libérer de la destruction et de toute souffrance nécessaire, des liens de la mort et des multiples chaînes qui nous entraînaient, pour nous affranchir et nous restaurer ? Et n'a-t-Il pas accordé tout cela, l'accomplissant divinement ? Assurément. Car Dieu ne peut manquer d'atteindre son but. Comment pourrait-on imaginer que Dieu laisserait son désir inassouvi ? Ou trouverait-on quelqu'un qui, en luttant avec acharnement contre sa volonté toute-puissante et efficace, puisse s'opposer à sa propre volonté ? Frères et sœurs, nous célébrons aujourd'hui ce grand Dieu, mais avec une grande tristesse : car le lieu où Dieu, le Verbe et le Seigneur, est apparu lors de son ineffable Nativité est proche de nous, et pourtant nous ne pouvons nous y rendre.

Bien sûr, ce qui est arrivé au divin Moïse nous est arrivé aussi. Car lui, parvenu au sommet d'une haute montagne, contempla de ses propres yeux la Terre promise et désira ardemment y entrer mais, n'ayant pas bénit Dieu avant de faire jaillir un fleuve du rocher de son bâton, il lui fut interdit d'y pénétrer. Et lui, ainsi privé de la terre tant désirée et accablé de chagrin, s'en alla vers Dieu. Et nous qui souffrons (ou vivons) une épreuve semblable, que devons-nous faire ? Car, bien que nous éprouvions de la joie face aux dons célestes, que nous nous réjouissions pieusement de la fête et que nous semblions y puiser une joie incessante, nous sommes aussi affligés et quelque peu inquiets de ne pouvoir contempler de près le lieu même, ni y célébrer une fête, là où la vraie Lumière a brillé, là où la vraie Vie a fleuri, là où, enfin, la Source de tous les peuples et de toutes les grâces (miséricordes), apparue sous une forme accessible à notre vue, illumine, restaure et comble de joie céleste tous ceux qui se tournent vers Lui avec foi et piété; et Il leur accorde des richesses si inépuisables qu'elles ne diminuent jamais; et Il fait en sorte que, non sans joie et allégresse, ils chantent avec les Anges, les bergers et les Mages : «Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre parmi les hommes qu'il aime.» Nous sommes devenus si misérablement semblables à notre ancêtre Adam, et non moins semblables au divin Moïse. Mais nous imitons aussi le destin de notre père David, et ce, d'une manière particulièrement précise : car, pourrait-on dire, nous traversons actuellement les mêmes difficultés et les mêmes obstacles qu'il a jadis endurés. David, choisi par Dieu pour régner, assiégié de toutes parts par l'armée philistin, souffrait alors d'une soif spirituelle – comme, pourrait-on dire, nous en souffrons aujourd'hui – assoiffé et aspirant à l'eau salvatrice de la citerne de Bethléem, qu'il désirait ardemment boire. L'eau à laquelle il aspirait mystiquement était vivante, et par la puissance divine, elle vivifiait tous ceux qui en buvaient. «Si tu avais su, dit le Christ, Source de vie intarissable, à la Samaritaine, qui est celui qui te dit : "Donne-moi à boire", tu lui aurais demandé, et il t'aurait donné de l'eau vive... Quiconque boit de cette eau aura encore soif; mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura plus jamais soif. L'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source d'eau jaillissant pour la vie éternelle» (Jn 4,10-14). Cette source sacrée (à Bethléem) préfigurait la Vierge Marie, qui devait concevoir et enfanter Dieu. Car ce qui se déroulait alors était une prophétie du Christ et une image de Lui, qui est l'Eau Vive se répandant pour tous, et de la Source mystérieuse et spirituelle qui, ayant reçu en son sein cette Eau intarissable, a donné naissance à ce monde – c'est-à-dire une prophétie de la Vierge Immaculée. Le roi David désirait ardemment voir cette source et cette

Saint Sophrone, patriarche de Jérusalem

piscine, et s'efforçait de les contempler à la fois spirituellement et physiquement : d'abord en tant que prophète inspiré par l'Esprit, puis en tant qu'homme d'une droiture parfaite. Tourmenté par ce désir profond, il s'écria : «Qui me donnera à boire de l'eau de la citerne qui est à la porte de Bethléem ?» (II Sam 23,15). Il est frappant de constater combien nous ressemblons aujourd'hui à ceux qui, jadis, aspiraient à voir le Christ, spirituellement et physiquement. Le Seigneur Christ, l'Eau vive, a fait allusion à ce désir des anciens lorsqu'il a proclamé : «Beaucoup de prophètes et de femmes justes ont désiré voir ce que vous voyez, et ne l'ont pas vu; entendre ce que vous entendez, et ne l'ont pas entendu» (Mt 13,17). Cela se rapporte également à ce que l'apôtre Pierre écrit à ce sujet, s'adressant à ceux qui croient en Christ le Sauveur : «Vous l'aimez sans l'avoir vu, dit-il et en lui, bien que vous ne le voyiez pas encore, vous croyez et vous vous réjouissez d'une joie ineffable et glorieuse, car vous obtenez le salut de vos âmes, qui est le but de votre foi. C'est lui que les prophètes ont recherché et mis à l'épreuve, et qui ont prophétisé sur votre grâce, cherchant comment et quand l'Esprit de Christ se manifestait en eux, rendant témoignage d'abord des souffrances de Christ et de la gloire qui les suit. Il leur a été révélé que ces choses ne vous ont pas été annoncées à eux-mêmes, mais à vous, par ceux qui vous ont prêché l'Évangile par le saint Esprit envoyé du ciel, dans lequel les anges désirent contempler.» (I Pi 1,8-12). Si les justes, les prophètes et les anges ont désiré et désirent encore voir la Nativité du Christ et le lieu de sa naissance bien-aimée, comment s'étonner que nous, les exclus et les plus humbles d'entre nous, qui partageons la même foi et la même piété, la foi orthodoxe que nous avons héritée, le désirions ardemment ? Mais qu'est-ce qui a empêché le divin David, natif de Bethléem, y étant né et ayant œuvré pour cette ville sainte, de se trouver privé de l'eau de la piscine de Bethléem, qu'il convoitait tant et pour laquelle il souffrait tant ? – La même raison, assurément, qu'aujourd'hui : parce que, comme nous, par crainte de ses ennemis, il fut privé de la possibilité d'atteindre la sainte Bethléem et d'y puiser l'eau tant désirée. Quoi de plus pénible pour un homme que d'avoir sous les yeux le bien désiré et d'être en même temps privé de la possibilité d'en jouir ? Car en ces jours-là, comme aujourd'hui, Bethléem était assiégée par une bande de Philistins, ce qui l'empêchait d'approcher la sainte Bethléem, de même que cela nous empêche, nous qui, dans notre situation malheureuse (à l'origine, dans cette tempête), sommes comparés à David, c'est-à-dire privés de ce bien si précieux et si désiré (car, en vérité, il n'y a rien de plus heureux, de plus honorable et de plus délicieux pour nous).

Or, voici que lui, désirant boire l'eau de la piscine de Bethléem, ne put, à cause de la bande de Philistins qui assiégeaient alors Bethléem, qui était toujours l'objet des plus grandes louanges, atteindre cette ville sainte. Néanmoins, il reçut l'eau qu'il désirait, s'il désirait boire de l'eau matérielle (et non spirituelle) de cette source. Trois de ses plus fidèles gardes du corps et de ses plus braves guerriers, ayant appris le désir du roi et l'ayant entendu dire, non sans raison, «Qui me donnera à boire de l'eau de la source qui est à la porte de Bethléem ?» – croyant qu'il était pris d'une soif physique intense –, prêts à mourir pour lui, prirent le risque évident de perdre la vie, désirant ainsi prouver au roi la force de leur esprit et leur vaillance invincible, ainsi que leur dévouement exceptionnel et admirable, et manifestant leur zèle et leur amour inébranlables pour ses paroles bienfaisantes. Si, véritablement, «il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis», dit le Sauveur (Jn 15,13), alors l'Écriture rapporte : «Les trois puissantes armées étrangères se séparèrent et puisèrent de l'eau dans le fossé de Bethléem, qui était à la porte ils en prirent et allèrent trouver David» (II Sam 23,16). Considérons maintenant la piété de David et la vertu suprême qu'il possédait : la prudence. Car, comme le raconte l'histoire des rois, il ne voulut pas boire l'eau qu'on lui apportait, mais la répandit en sacrifice au Seigneur, disant : «Aie pitié de moi, Seigneur, afin que je fasse cela : boirais-je le sang de ceux qui meurent ?» (II Sam 23,17).

Ainsi, cet homme, inspiré par une force supérieure, refusa de boire l'eau. Pourquoi ce refus ? Parce que, éclairé par une lumière prophétique, il pressentait que les Juifs refuseraient de croire en cette Eau Vive et dispensatrice, qui jaillirait de Bethléem, de la source de la Vierge, et viendrait au monde – c'est-à-dire le Christ. Ainsi, en voyant très saint, il symbolisait par cet acte la perfidie des Juifs. C'est pourquoi, je le répète, cet homme divin refusa de puiser l'eau qu'on lui offrait, car ce faisant, il préfigurait les Juifs, fous et criminels, qui ne croiraient certainement pas – à leur propre perte – à la prédication du Christ. Et lui, bien sûr, l'avait prédit. Mais nous qui acceptons avec gratitude le Christ Sauveur, revêtus de la foi orthodoxe, nous détournant de l'incroyance condamnable des Juifs et profondément dégoûtés par leur mensonge et leur folie

Saint Sophrone, patriarche de Jérusalem

abjecte, désirons ardemment venir à Bethléem, et contempler d'un regard spirituel la source divine, «qui se trouve à la porte», symbolisant mystérieusement la Vierge Marie (car elle a répandu l'«Eau Vive», source de vie pour le monde), et tourner notre regard vers le Salut révélé en elle, c'est-à-dire vers le Christ, qui aujourd'hui a pris naissance d'elle (car il est notre Salut, notre Vie et notre Rédemption). Or, il nous est impossible d'y parvenir. Nous sommes, en effet, saisis d'un désir ardent et tourmentés par la soif, tout comme le roi David l'était jadis. Et pourtant, comme cela est également relaté au sujet de David, nous sommes totalement privés de la possibilité – par crainte des Sarrasins – non seulement de boire cette eau, mais même d'en contempler la vue. Car l'armée des Agarites, ces méchants, à l'instar des Philistins d'autrefois, tient et assiège Bethléem, la brillante, et n'en permet en aucun cas l'accès. Car quiconque oserait s'approcher de cette Bethléem si divine et si désirable s'exposerait à la mort et à la destruction. C'est pourquoi, derrière les portes closes de cette ville (Jérusalem), et demeurant dans ce temple divin de la Mère de Dieu, nous célébrons solennellement ce jour de fête de l'année, et nous le faisons non sans tristesse : c'est pourquoi je vous exhorte, bien-aimés en Christ notre Dieu, je vous demande et vous implore...